

241. Les temps qui tombent

Auteur(s) : Sassine, Williams

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Citer cette page

Sassine, Williams, 241. Les temps qui tombent, 1996/11/04.

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/05/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3581>

Texte de l'article

Transcription

N°241, 4 novembre 1996 : « Les temps qui tombent »

L'eau montait de la terre, tombait du ciel, entrait dans le véhicule embourbé. Je sortis sans espérer m'égarer, noyé parmi les fantômes des millechiens du « premier prési » démocratiquement élu. Ce n'était pas grand, comme toutes les villes du pays, mais celle-là était l'entrée, la porte de ma part vraie de l'Afrique. Pauvre et fière, gardée par une ex-miss au nom guerrier Kankan. Avant d'entreprendre ce voyage, on m'avait appris entre autres choses agréables, que j'étais un métis, un diaspo, un menteur, un alcool, un ramasseur de mégots, un chroniqueur douteux, un dingo, un homme fini qui n'a plus rien à perdre. Et on annonça un jour ma mort. Ce n'est rien ! Rien ! Car l'anagramme de **Rien** est **Nier**.

Je m'en allais à Kankan : cette plaie, cet abcès oublié au bout du pays. **Cette plaie**, s'appelle l'indifférence. Cette indifférence s'appelle **enclavement**. Quand votre ampoule électrique s'éteint dans votre chambre ainsi que tous les autres appareils, vous ne vous en prenez pas à l'ampoule, mais au secteur. Le secteur est à Conakry, à 800 km. Mes arrières petits enfants un jour prendront le train. En attendant, je priais le saint Karamoko Sékouba de nous aider à sortir de la boue. Et nous sortîmes de Faranah.

Nous avons laissé de tas de petits villages, de petits tas de cases

délabrées par-ci et par-là, avec des centaines de kilomètres entre le « ci » et le « là ». Des vieillards debout devant la porte de leur case, comme pour en interdire la profanation, des femmes vieilles portant des seins, encore plus vieux, des enfants dénudés, habillés seulement de leurs sourires.

Les jeunes marchent. Où vont-ils, toujours en marche ? Loin. Cinquante kilomètres à pied, ce n'est pas loin. Même pour dire bonjour à un cousin, même avec 20 kilos d'ignames sur le petit vélo anté-diluvien. La femme suit derrière, véritable voiture de déménagement : un bébé sur le dos, unealebasse pleine de feuilles, de manioc, une bouteille dans une main, des chaussures dans l'autre pour les porter quand par hasard on rencontre un morceau de goudron.

D'autres suivent. **Tous marchent, les jambes bancales mais courageuses, sans rancune contre le progrès, sans grogner jamais contre les discours sur le développement, sans penser à mal. Toute l'Afrique ainsi marche.**

Au Burundi, au Rwanda, au Liberia.....quand il pleut, quand il ne pleut pas, quand leur président s'insulte. Quand la terre est épuisée, le village s'en va, déménage sur les pieds de ses mâles qui, de temps en temps, se font massacrer aux frontières. Au nom de la *liberté de circulation des biens et des personnes* ». De plus en plus, quand le noir meurt, c'est en masse, tout en chœur, le cœur en détour. Le communisme dans la vie et dans la mort.

Nous approchions de Kankan. Aucune case ne dépasse l'auto, immense cimetière où on n'avait enterré que des pauvres, avec de temps en temps, comme pierres tombales des morceaux d'usine ou des carcasses de tracteurs, souvenirs de la révolution, avenir de la 3^e roue publique. Kankan n'était pas loin. Un léger parfum aromatique flottait dans l'air, un parfum à crochet, car quand il plonge en vous, il réveille toutes sortes d'appétits oubliés.

Une autre « flaque » d'eau avala le véhicule jusqu'aux châssis. Il fallait descendre pour pousser. Tous les passagers se transformaient en ingénieurs. Il y eut bientôt deux camps nettement opposés. Les « pousseurs » pour l'avant et les « pousseurs » pour l'arrière. Le chauffeur philosophe, s'était retiré pour pisser ainsi que ses apprentis. Une grosse mammifère du fond du véhicule me dit de choisir mon camp. Je lui dis que je n'avais pas de camp, que de toute façon cet arrêt m'arrangeait pour pouvoir détendre mon pied malade. Elle me répondit qu'elle comprenait ma conduite parce que je n'étais ni blanc, ni noir. Je me retournai pour la regarder, mais au delà de la matière infirme et visqueuse qui représentait cette âme, au delà de sa dépréciation instinctive, je revis mon passé d'albinos, et celui de beaucoup de métis. Ni blanc, ni noir. Le métis ou l'albinos, quand on les voit jeunes enfants, n'ont pas l'air d'aplomb. Leur démarche penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils ne sont pas faits sur mesure. Un tailleur trop pressé a cousu dans leur peau un costume où ils flottent. Avant on les réunissait dans des centres, à l'école des métis. Ils constituent la catégorie la plus étrange d'Orphelins. **Les orphelins avec père et mère, portant le nom de la mère et le souvenir du père blanc. Ils deviennent les meilleurs par défi, ou les pires par mépris.** Parce que, ils ne sont pas les frères des fils de leur mère, qui sont noirs. Non plus les fils de leur père, qui sont blancs, ne sont pas leurs frères. Plus tard, les garçons deviendront instituteurs et les filles infirmières. **Ils sont des accidents. Et un accident est toujours malheureux.**

Le chauffeur trouva encore le moyen de tomber en panne au quartier de la « Briqueterie », quartier réputé pour ses inondations. Le complexe scolaire « **Ibrahima Baba Kaké** » (IBK) en mémoire du disparu. Une école de plus en plus fréquentée. L'école n'était pas loin. J'y trouvai son directeur que j'avais connu sous

d'autres hommes. Il n'avait pas changé. Toujours disponible.

A mon retour, le chauffeur avait disparu. Je retrouvai quand même mon petit sac de voyage, abandonné dans la boue. Tout y était, sauf mon flacon de whisky. Comment les 90 passagers allaient-ils se le partager ? Des peulhs, des malinkés, des gens de la Basse-Guinée, des FORESTIERS...Tout ça, dans un flacon d'alcool à boire. **Rassurant. Notre démocratie se portait bien, grâce au prési.**

Je fis escale à la bibliothèque Franco...Petite. Comme sa directrice. Charmante et accueillante. Comme sa directrice Centre culturel. Comme elle qui portait sa foi dans le cœur. On ne parlait que du bien d'elle. Gênant ! Heureusement que je revis près d'elle, un très vieil ami, longtemps canadien noir, aujourd'hui bâtisseur métis, dérangeur public. A son actif, en très peu d'années, un hôtel particulier, des villas, un centre-vidéo, bientôt une ferme de 50 hectares, des projets culturels...Alkaly Kaba. Pas besoin de le présenter à l'étranger. Ecrivain, dramaturge, poète spécialiste de la culture mandingue. D'autres l'accompagnent.

Dans la discrétion efficace...**Le Kankanais comme la plupart des guinéens, ressemble aux chauves souris. Dès qu'une s'accroche à une branche, tous les autres la suivent, jusqu'à casser la branche.** Après on déménage. Mais le Kankanais a une autre particularité : la tasse de café noir. A tel point que pour le rechercher et le trouver, il suffit de faire le tour d'une petite tasse de café. Et si en plus, tu entends parler de ce qu'a fait la nuit précédente le président chinois, n'hésitez plus. Mais le Kankanais est en train de changer. Il n'est plus ce produit avarié de la révolution, ni un traditionaliste, déraciné. On sent en lui, un dieu en ballade, une parole créatrice en bandoulière.....Leurs femmes se servent de leur bouche comme d'un carquois, car elles n'ont rien d'autre pour se défendre. Les jeunes rigolent quand on leur parle de Christophe Colomb. Ils sont dans les clubs vidéo, bien assis, avec dans les poches, des rêves en technicolor, projetés sur petit écran. **Le Kankanais qui sort, ne doit revenir qu'avec de l'or ou mort.** Je n'avais rien, ni de l'un, ni de l'autre.

Repartir. Il y a des gens nés pour repartir. **Repartir** n'est pas une mythomanie, c'est une forme de combat contre l'insignifiance.

Oui, repartir. J'avais envie de m'amuser avec notre prési, Biro alias Ibro. Avec des gens moins intéressants et haut placés. Nous roulions sur la route de Kouroussa-Conakry. Une route bien faite, à condition de pouvoir digérer les poissons pendant la traversée du fleuve Niger. Les poissons y sont plus honnêtes que les pêcheurs. Mais mieux vaut ce BAC, que le bac scolaire. Qui est notre Baïcha, de l'enseignement des prématurés. Elle s'est barrée. En laissant de beaux restes. Ce n'est pas le cas de notre Mal...ex-patronne de l'agri-tout, de la Gomme, ex-ministre de tout, de.....Ils me manquent, ces gens -là. Ils avaient une tête à gifler.

Mais nos serviteurs actuels de l'Etat ont la plupart l'ambition de ne rester que falots. On vérifie les comptes et les contes personnels.

Il était une fois

Un homme sans foi

Qui n'avait aucun poids

Comme un petit pois

Je pensais à ma panse. La route Kouroussa-Conakry est bonne à condition de ne pas tomber dans un ravin, le ventre vide. Les survivants auront toujours à bouffer, à Mamou, au « *Clos Sainte Catherine* ».

Je ne parle pas de ceux qui voyagent dans les coffres arrière, des véhicules, au vu et au su de la police. **Le guinéen ne meurt pas. Il change de pays.**

Kankan était loin, déjà. Mais sa mosquée, vieille veillant comme une

mère sur la foi de ses enfants. Car si Dieu a créé la mère, c'est pour le remplacer.

Quelqu'un racontait. « *Je ne comprends rien. Absolument rien. L'autre jour, ma femme s'en va chez son oncle. Elle revient en grossesse. La troisième, elle aussi va chez son oncle. Elle revient en grossesse. Je dis à la 2^e « ne bouge pas, on est en train de contrôler les états de salaire, je suis peut-être sur la liste noire ».* On a bien lu (sic bu), à l'accouchement des 2 premières, on a bien mangé. A Fakoudou ! Après on est venu m'annoncer qu'on devait m'arrêter. Les enfants n'ont qu'à se débrouiller. Dieu qui les a faits, les aidera. Les caisses de l'Etat ne sont jamais vides. Je me débrouillerai à ma sortie de prison, je suis un optimiste. A Fakoudou, je voterai pour le plus fort, pour gagner. Où est le problème ? A Fakoudou ! Mais je ne veux plus ressortir. Rester dedans. Même si j'attrape une sale maladie. Hé kéla !

Billet

UN CHAT M'A CONTÉ

Ça fait mal

- Les cravaches
- Les bottes
- Les mauvaises langues
- Le chômage
- La poule qu'on vole
- Celle qui pond partout
- Celui qui répond partout
- Celui qui répond n'importe quoi pour dire

C'est prêt

Ou c'est près

Le prési est prêt ou près ?

Par Williams Sassine

Description & analyse

Auteur de l'analyse Degon, Elisabeth

Contributeur(s) Degon, Elisabeth (collecte et saisie)

Éditeur(s) de la fiche Degon, Elisabeth

Auteur(s) de la transcription Degon, Elisabeth

Informations générales

Langue Français

Cote Le Lynx, n° 241

Présentation

Date [1996/11/04](#)

Genre Documentation - Presse

Mentions légales

- Avec l'aimable autorisation des ayants-droits

- Avec l'aimable autorisation des ayants-droits
- Avec l'aimable autorisation des ayants-droits (pour les collections, les items et les fichiers)
- Fiche : Elisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Elisabeth Degon](#) Notice créée le 30/07/2019 Dernière modification le 01/09/2022
